



Yod

Revue des études hébraïques et juives

19 | 2014

Aharon Appelfeld, cinquante ans d'écriture

Les rescapés de la Shoah en Israël dans l'œuvre d'Aharon Appelfeld

Holocaust Survivors in Appelfeld's Writings

ניצולי השואה ביצירותיו של אהרון אפלפלד

Lily Perlemuter



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/yod/2141>

DOI : 10.4000/yod.2141

ISSN : 2261-0200

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 30 mai 2014

ISBN : 978-2-85831-214-6

ISSN : 0338-9316

Référence électronique

Lily Perlemuter, « Les rescapés de la Shoah en Israël dans l'œuvre d'Aharon Appelfeld », *Yod* [En ligne], 19 | 2014, mis en ligne le 16 avril 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/yod/2141> ; DOI : 10.4000/yod.2141

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



Yod – Revue des études hébraïques et juives est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Les rescapés de la Shoah en Israël dans l'œuvre d'Aharon Appelfeld

Holocaust Survivors in Appelfeld's Writings

ניצולי השואה ביצירותיו של אהרון אפלפלד

Lily Perlemuter

- 1 Certaines des œuvres d'Aharon Appelfeld se déroulent entièrement ou partiellement en Palestine sous mandat britannique ou en Israël du xx^e siècle. L'analyse de la peinture du pays et des nouveaux arrivants après le désastre en Europe que brosse l'auteur, permet de comprendre l'attitude complexe de ces derniers vis-à-vis de leur passé et de leur présent.
- 2 Dans ce contexte romanesque, on note trois sortes de personnages vivant dans le pays :
 - des rescapés adultes habités par des fantômes dont ils ne peuvent et ne veulent pas véritablement se séparer,
 - de jeunes rescapés de la Shoah ayant immigré en Palestine, souvent avec l'aide d'organisations qui les ont pris en charge,
 - des rescapés qui sont dépeints surtout par rapport aux relations qu'ils ont avec leurs enfants, Israéliens dits de la deuxième génération.

Les rescapés adultes

- 3 Beaucoup des premières nouvelles réunies dans les recueils *Fumée*¹, *Au Rez-de-chaussée*² et *Les Rives du fleuve*³ se déroulent en Israël, mais souvent rien ne l'indique. Dans la nouvelle *Regina*⁴, par exemple, il s'agit d'un restaurant et surtout d'une cave, véritable huis clos où vit l'héroïne. La nouvelle commence par la phrase : « Il gardait Regina en bas dans la cave. » Cette cave est le lieu où il n'y a qu'un semblant de vie, où la vie n'est qu'illusion, où les fleurs sont en papier. La cave ou la chambre au rez-de-chaussée, dans d'autres nouvelles, sont des métaphores du refoulement des souvenirs. Les rescapés y gardent ce qu'ils ont de plus intime et veulent le cacher aux autres. Ces souvenirs sont soit ceux de l'enfance perdue, soit ceux de la Shoah, la fuite, les peurs. Ainsi, Berta, dans la nouvelle qui porte le même nom⁵ et qui incarne tous les souvenirs de celui qui l'a trouvée dans la

neige, est assise dans une petite chambre où la vie s'est pétrifiée. Bartfuss, dans *L'immortel Bartfuss*⁶, habite dans un appartement exigu au rez-de-chaussée et déjeune chez Tina où il règne un silence comme dans une cave.

- 4 Dans la plupart de ces œuvres, le cadre réel est très limité, voire absent. Nous ne savons pas à quelle époque se passe le récit ni à quel endroit. Il est vrai que Bartfuss, par exemple, se promène au bord de la mer, va à Raanana ou à Natanya, mais on ne sait rien d'autre. Cette quasi-absence de cadre réel n'est pas étonnante et démontre que le protagoniste, isolé et solitaire par essence, n'a pas de lien physique avec son environnement. C'est un éternel déraciné, étranger au paysage géographique et humain. Lorsque le décor extérieur d'une rue ou d'une place pleine de monde est constitué, les rescapés se sentent encore plus seuls. On en trouve l'illustration parfaite dans *L'immortel Bartfuss* : « Bartfuss s'installa à la terrasse d'un café – les passants lui paraissaient étrangers, distants, comme s'ils venaient d'une autre planète »⁷.
- 5 L'absence d'ancrage dans le monde extérieur de ces personnages est parfaitement illustrée dans le roman *Une Nuit et encore une nuit*⁸. Celui-ci se déroule dans les années cinquante et soixante du XX^e siècle, dans la pension de famille Pracht à Jérusalem, dans le quartier de Rehavia. Les pensionnaires, originaires de Bucovine et de Galicie, sont tous rescapés de la Shoah. Dans ce roman, comme dans toute l'œuvre d'Appelfeld, il y a un va-et-vient permanent entre présent et passé, ici et là-bas, réalité et souvenirs, au point que l'on ne sait plus ce qui est ici et ce qui est là-bas, ce qu'est la réalité et ce qu'est le rêve⁹. Les rescapés continuent de vivre dans le passé. Ainsi, au sujet de Christina, il est dit : « C'était clair pour nous tous : elle était encore là-bas. Les années passées en Israël ne l'en avaient pas arrachée. Il semblait parfois qu'elle vivait dans un rêve continu et que, lorsque ce rêve serait achevé, elle retournerait dans le lieu dont elle avait été arrachée »¹⁰. Ici donc, contrairement à ce qu'on aurait pu penser, le rêve, l'irréel n'est pas, pour Christina, le passé, mais bien le présent. La vraie vie des rescapés est leur passé. Le narrateur dit : « Nous vivons sur le niveau supérieur de notre conscience. À l'intérieur, dans le noir, fourmille notre vie incompréhensible... et cette vie est plus large que notre vie visible »¹¹. Tous les pensionnaires sont habités par des souvenirs et des démons qui surgissent pour les hanter. Ils ne les laissent pas vivre, mais paradoxalement sont indispensables pour qu'ils restent en vie. Ce paradoxe traverse comme un fil d'Ariane l'œuvre d'Appelfeld. Chacun des rescapés est rongé par les remords sans éprouver de douleur et soudain, le souvenir remonte et rouvre la cicatrice. Même ceux qui paraissent détachés du passé révèlent un jour qu'il est profondément enfoui et fait partie intégrante de leur être. C'est ainsi que les nuits de la pension sont comme une danse macabre où les démons se réveillent, où il n'est plus possible de fuir dans le sommeil. À ces moments, les pensionnaires se retrouvent tous dans le corridor. C'est là que se crée la symbiose entre les rescapés. Le fait qu'ils soient en Israël ne change rien. Les mêmes scènes pourraient se dérouler n'importe où. Mais elles ont peut-être plus d'acuité en Israël. Là aussi leur souffrance reste intacte et ils retrouvent un certain apaisement uniquement auprès de ceux qui peuvent partager leurs blessures. La promiscuité et l'obscurité leur sont nécessaires : « Nous aurions pu nous installer dans une salle, mais les gens préfèrent se serrer dans le corridor obscur. Ici, dans cette cachette, ont été révélées les choses les plus intimes et ici dans cette obscurité humble, médiocre, nous avons passé les plus belles heures de notre vie »¹².

Les jeunes rescapés

- 6 À l'opposé de l'obscurité de la cave, du corridor et de la nuit, le soleil d'Israël surgit dans sa luminosité, sa chaleur et son agressivité. On le retrouve dès *La Brûlure du soleil*¹³ dont le titre est évocateur à cet égard. Le roman est parsemé de remarques sur la lumière : « La lumière pèse »¹⁴, « la lumière se déversait de la mer et remplissait l'espace de limpidité brûlante »¹⁵. Il est de même dans *Le garçon qui voulait dormir*¹⁶ : « Le corps veut s'appuyer sur un mur, pour ne pas être la cible de la grande lumière »¹⁷. Dans *Et la fureur ne s'est pas encore tue*¹⁸, lorsque le héros arrive en Israël, sa première remarque est : « Les lumières puissantes du soleil m'ont frappé »¹⁹. Il existe donc de prime abord un antagonisme profond entre l'ombre et l'obscurité, métaphore de la guerre, du désastre, des cachettes et des forêts, et le soleil qui dévoile, qui pénètre et qui agresse.
- 7 C'est dans le roman *La Brûlure du soleil* que l'intégration des jeunes rescapés dans la société israélienne est décrite. Ces jeunes arrivent dans le pays par hasard ou parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement²⁰. Ernst, le héros de *L'amour, soudain*²¹, est arrivé en Palestine lui-aussi sans le vouloir. Libéré de l'armée rouge, il a fui vers l'Italie et voulait aller en Australie. A Naples, il est monté sur un bateau qui emmenait des réfugiés en Palestine. Lorsque ces jeunes arrivent en Palestine et même avant, lorsqu'ils sont pris en charge par les organisations juives en Italie, ils sont confrontés à l'idéologie sioniste et à une attitude qui témoigne d'une totale incompréhension de leurs pensées et de leurs sentiments. Le constat, après quelques mois dans le pays, est triste. Il s'exprime, par exemple, dans *La Brûlure du soleil* : « Notre vie en cet été était laide jusqu'au dégoût. Le travail de la terre nous faisait mal ; la lumière nous blessait la peau et les mots hébreux, étrangers, étaient amers dans la bouche comme du fiel »²². Dans *Histoire d'une vie*²³, on répète aux nouveaux arrivants : « Oublie, assimile-toi, parle hébreu, sois un homme »²⁴, ou encore dans *Et la fureur ne s'est pas encore tue*, Bruno Broumhart dit : « J'aime bien les émissaires qui viennent de Palestine, mais je m'insurge contre leurs idées. Ils promettent aux réfugiés une vie normale. Je leur demande : qu'est-ce qu'une vie normale ?²⁵ »
- 8 La quête d'une vie normale après le désastre traverse comme un fil conducteur toute l'œuvre d'Appelfeld. Cependant, cette quête n'est pas simple. Ceux qui décident de s'installer en Palestine sont à sa recherche. Mais pour la plupart, c'est un leurre. Pour eux, une vie normale est impossible et d'ailleurs indésirable. Dans *Pologne, terre verte*²⁶, le héros se rend très tardivement compte du poids du passé dans la vie de ses parents et dit : « Ils ont traversé l'enfer et je leur parlais comme à des gens normaux. Toutes ces années, ils ont porté en eux le feu de l'enfer »²⁷.
- 9 On exige donc des jeunes arrivants d'oublier, de se fondre dans la masse, de changer d'identité et d'apprendre une nouvelle langue. Certains adoptent un nouveau nom, d'autres refusent. Car cet acte très douloureux est assimilé à une trahison et à une volonté d'oublier. Or, toutes les œuvres d'Appelfeld qui se déroulent en Israël démontrent l'impossibilité de l'oubli. Le passé de la guerre, mais surtout le passé d'avant-guerre, le passé de l'enfance perdue et disparue à jamais cohabite avec le présent. Ce passé est ancré dans le présent et surgit sans cesse, parfois de façon inattendue. Par exemple, dans *Le Garçon qui voulait dormir*, Robert, l'ami du narrateur, apporte le dessin d'un paysage : les cyprès, dans une obscurité humide, dégagent une grande tristesse. Robert a voulu dessiner les cyprès locaux, mais le crayon l'a trahi et a enveloppé les arbres de l'obscurité d'un autre lieu.

- 10 Appelfeld, dans son livre dit autobiographique *Histoire d'une vie*, parle aussi de son lien avec les paysages israéliens. Lorsqu'il est dans le désert pendant la guerre de Kippour, ses années d'errance et ses premières années en Israël remontent à sa mémoire et il avoue que pendant des années il a voulu s'approcher de ce paysage désertique, qu'il aimait au fond de lui-même, mais qu'il rejetait en même temps, car son enfance, ses parents et ses grands-parents étaient enracinés dans d'autres paysages.
- 11 Tout comme entre passé et présent, le va-et-vient permanent entre oubli et mémoire existe également. Les souvenirs sont refoulés et enfermés dans des caves profondes jusqu'au jour où ils surgissent et remontent à la surface. L'idéologie sioniste exige que les rescapés deviennent des hommes nouveaux, différents du stéréotype du Juif de la diaspora, avec une nouvelle langue, l'hébreu moderne. L'apprentissage de cette langue a une place importante dans l'œuvre d'Appelfeld. C'est un sujet délicat que l'auteur traite avec finesse, par touches successives, en mettant en relief toute la complexité, les contradictions et les paradoxes dans l'attitude des protagonistes. Appelfeld met en opposition la langue de la mère, donc maternelle, et la langue qu'il qualifie de marâtre, l'hébreu. Ainsi, lorsque le narrateur, dans *La Brûlure du soleil*, sent que sa langue maternelle se meurt, il a l'impression que sa mère meurt pour la deuxième fois et dès qu'il pense à l'oubli de sa langue maternelle, des images de son enfance lui reviennent. Dans *Histoire d'une vie*, le narrateur dit qu'un homme sans langue maternelle est infirme. Il éprouve de la haine à l'égard de ceux qui lui ont imposé une nouvelle langue et les accuse de faire de lui un déraciné ayant perdu son passé sans pouvoir acquérir le présent. Pour d'autres, au contraire, il s'agit d'anéantir la mémoire et de réussir à se fondre dans une nouvelle vie. L'attitude est ambivalente et pleine de paradoxes : d'une part, la conscience qu'apprendre la langue est primordial et que sans connaissance intime de l'hébreu, la vie sera pauvre et superficielle et d'autre part, la peur d'oublier le passé. Pour le héros du *Garçon qui voulait dormir*, il ne s'agit pas d'apprendre l'hébreu, il s'agit de créer avec la nouvelle langue une relation intime, une véritable symbiose. Il est intéressant de souligner que dans tous les passages qui concernent l'acquisition de la langue, le verbe qui revient est לחבר, attacher. Il revient comme une obsession. « J'essaie de me coller aux lettres hébraïques et cela m'est difficile. Il m'est difficile de les attacher à mes pensées »²⁸. « Je recopie (des versets de la Bible) pour m'attacher à l'essence secrète des vieilles lettres »²⁹. Plus le narrateur avance dans l'apprentissage, plus l'antagonisme entre ce qui est au fond de lui et sa nouvelle langue s'estompe : « J'attends que les lettres hébraïques m'attachent à ce qui est enfoui en moi »³⁰. Les sentiments du narrateur s'expriment dans toute leur complexité et leur ambiguïté grâce à un va-et-vient entre les parents qu'il a quittés et son nouvel environnement, entre le sommeil et la réalité. Il a beaucoup de mal à avouer à sa mère qu'il a une nouvelle langue et sa mère réagit avec étonnement et tristesse. Il la rassure : « Ce que j'ai lu dans le livre *Les légendes du Nord*, nuit après nuit avant de m'endormir, restera à jamais. Cette langue, je l'ai tétée en toi et elle coule dans mes os »³¹.

La deuxième génération

- 12 Les sabras, Israéliens dits de la deuxième génération, expriment des sentiments ambivalents envers leurs parents, rescapés de la Shoah, qui vivent dans le passé. Le roman *Pologne, terre verte* est consacré à cette thématique qui met en relief l'attitude des jeunes Israéliens vis-à-vis de la Shoah, mais ce thème apparaît aussi dans d'autres œuvres.

Dans *Histoire d'une vie*, par exemple, l'auteur-narrateur se trouve avec des soldats dans le désert. C'est d'ailleurs une des rares fois où Appelfeld s'attarde sur des événements qui jalonnent l'histoire d'Israël. Il leur parle de ses parents et leur raconte ses pérégrinations pendant la guerre. Ce sont surtout les enfants des rescapés qui s'intéressent à son histoire. Il constate que leur attitude a changé. Les positions idéologiques qui ont souvent heurté les rescapés se sont atténuées. Les jeunes soldats en danger s'aperçoivent que leur destin dans le pays qu'ils ont considéré comme invincible n'est peut-être pas si différent de celui des Juifs européens. Ils sont tristes que leurs parents, rescapés de la Shoah, leur aient caché leur vie passée, les détachant ainsi de leurs grands-parents et créant un monde artificiel, comme si rien n'était arrivé. C'est l'auteur qui se justifie et justifie les parents qui avaient le choix entre continuer de vivre uniquement avec les souvenirs de la Shoah ou bien bâtir une nouvelle vie malgré leur douloureux passé. Ils ont choisi de bâtir une vie nouvelle pour épargner à leurs enfants la mémoire de la souffrance et la honte, voulant les élever comme des gens libres délivrés d'un héritage si lourd à porter. Ils y ont également été poussés par la société israélienne.

- 13 Iréna, l'héroïne de *L'amour, soudain*, a trente-six ans et travaille chez Ernst, un vieux retraité qui cherche l'écriture, ancien communiste et soldat dans l'armée rouge. Elle est née dans un camp de transit près de Francfort, après la libération des camps de concentration. Iréna fait donc partie de ce qu'on appelle la deuxième génération. C'est une jeune femme intellectuellement limitée qui, peut-on l'imaginer, n'a pas subi l'influence de l'école, des amis, des mouvements de jeunesse ou de l'armée. Elle est très attachée à ses parents et au monde qu'ils ont abandonné à cause de la guerre. Or, bien que leur fille ait eu une grande soif d'apprendre leur histoire, ils en ont peu parlé. Après leur mort, elle leur voue un véritable culte. Tout en vivant en Israël et en n'étant jamais allée dans le village dont ses parents sont originaires, elle a l'impression d'y avoir vécu, d'y avoir célébré le shabbat et les fêtes juives.
- 14 Le héros de *Pologne, terre verte*, Yaacov Fein, a en revanche une attitude totalement différente. Cette attitude ne lui est pas propre, elle caractérise une grande partie de la société israélienne de l'époque. Les parents de Yaacov sont originaires du village Schidovitze, en Pologne. Ils ont immigré en Israël et ont assez bien réussi sur le plan matériel, ils ont un magasin de tissus et habitent Tel-Aviv. Yaacov, à l'âge de cinq ou six ans, aimait écouter sa mère lui parler de leurs cachettes dans la forêt pendant la guerre. Elle voulait lui raconter des histoires plus gaies, mais lui n'aimait que les histoires de cachettes. À l'âge de onze ans, ces histoires cessent de l'intéresser et son attitude envers ses parents change. Ces derniers, qui fréquentent des personnes liées à leur passé, lui deviennent étrangers. Il méprise leur nostalgie et leur attachement à la religion. Il refuse d'ailleurs de préparer sa bar-mitsva et les détails de cet épisode jalonnent le livre. Il commence à tenir des propos qui sont de véritables lieux communs véhiculés par l'école, les mouvements de jeunesse, puis par l'armée. Ce sont ces institutions qui coupent les ponts entre la génération des parents rescapés et leurs enfants. La muraille qui s'élève peu à peu entre lui et ses parents devient infranchissable. La mère dit du fils qu'il est différent d'eux et que c'est peut-être mieux ainsi. Son père est silencieux sous prétexte que « la souffrance des faibles n'est pas louable. Ceux qui souffrent doivent garder leur douleur pour eux et ne pas perturber la paix de leurs descendants »³².
- 15 Yaacov considère que ses parents sont tristes, misérables, ternes et désagréables. Lui, officier de l'armée, se considère supérieur à eux et leur parle avec arrogance. A leur mort, il hérite de leur magasin qu'il fait fructifier, vend très rapidement leur appartement et se

débarrasse de tous leurs objets personnels pensant se séparer définitivement de ses parents ainsi que de leur passé. Mais il commence à ressentir un vide et n'arrive pas à analyser les tourments qui sont au fond de lui et qui apparaissent dans ses cauchemars. Il décide alors d'entreprendre un voyage jusqu'au village dont ses parents sont originaires. Et lorsque sa femme lui demande ce qu'il y trouvera, il répond : « Tout ».

- 16 Appelfeld procède, comme dans ses autres romans, en passant du passé au présent, par analogies, sans ordre chronologique. Tel un impressionniste ou plus précisément un tachiste, il brosse le portrait du protagoniste qui prend toute sa dimension par l'assemblage de ces taches.
- 17 Le voyage qu'entreprend Yaacov en Pologne va bien au-delà d'un voyage physique au village de ses parents. Il s'agit, en fait, d'un voyage vers son inconscient, vers l'origine de son être. C'est un voyage – et sur ce plan le livre est optimiste – qui lui permettra de vivre en paix avec lui-même. Plus il pénètre en Pologne, plus il s'approche de ses parents. Il s'aperçoit que ses parents lui ont inculqué un amour pour les paysages qu'il découvre et dont ils lui ont parlé avec nostalgie. À l'époque, il ne pouvait comprendre comment ils pouvaient aimer un pays qui les avait vomis.
- 18 L'identification de Yaacov avec ses parents va crescendo et lorsque la fille de Magda lui demande comment il connaît le polonais, il répond : « Je suis d'ici. » L'explication de ses relations avec Magda, qui a été servante chez ses grands-parents et a très bien connu ses parents, est parfaitement résumée dans une phrase : « S'il existe des restes vivants de sa famille, ils sont dissimulés dans le corps de cette femme »³³. Il se rend compte que c'est la femme dont il rêvait durant toutes ces années. Lorsqu'il est avec elle, toute sa vie, depuis sa plus tendre enfance, l'école, l'armée, toutes ces années sont réduites à néant. Son désir unique est de se fondre en Magda, de fusionner avec elle jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la cécité. Le village de ses parents est enfoui en elle. Son désir pour Magda ne peut être assouvi.
- 19 Face à cette femme simple qui lui parle de ses parents, Yaacov se rend compte de la pauvreté de son monde intérieur. Lors de son séjour chez Magda, ils prennent de nombreux repas ensemble, Magda lui prépare les plats que sa mère lui préparait. À l'époque, cette nourriture lui semblait insipide. Les plats de Magda ne sont pas décrits longuement, mais sont toujours accompagnés d'un élément sensuel, l'odeur du café, la couleur du potage, etc. Lors de ces repas, Magda parle beaucoup de la famille de Yaacov et ses paroles lui sont précieuses. C'est à la fin du roman, lorsque Yaacov est à l'aéroport, qu'il pense à ces repas comme à un long repas culturel pendant lequel elle lui a transmis quelques-uns des secrets de sa famille. C'est ainsi que l'acte banal de manger est une métaphore de l'ingurgitation, de l'assimilation et de l'appropriation du passé des parents. Il est d'ailleurs intéressant de constater que dans les scènes érotiques décrites avec pudeur, le vocabulaire employé appartient au champ sémantique de la nourriture. Par exemple, « chaque nuit, il boit son corps sans arriver à satiété »³⁴ ou « il dévora tout ce que sa bouche pouvait saisir »³⁵. L'acte d'amour, comme l'acte de manger, est donc ici une métaphore. Le corps de Magda porte en lui le passé des parents. En le possédant, Yaacov veut s'emparer du passé de ses parents qu'il a rejeté dans sa jeunesse et le faire sien.
- 20 Dans ce roman, Aharon Appelfeld crée un personnage dont le voyage est un parcours initiatique. Grâce à lui, il concilie les différents pans de son histoire et de sa personnalité. Le pan israélien est incarné par l'image de l'officier. Il est largement présent sur le sol polonais dans ses rêves et dans ses conversations avec les villageois. Quant au juif, rejeté

pendant sa jeunesse, il acquiert une nouvelle dimension. Le roman peut être considéré comme optimiste, car, à la fin, ces deux pans se fondent³⁶.

- 21 Cette fusion est essentielle pour les rescapés vivant en Israël. Eux, comme Appelfeld, refusent l'opposition qui avait cours pendant les années d'après-guerre, quand on mettait face à face la diaspora et Israël, le yiddish et l'hébreu, la religion et la laïcité. Pour Appelfeld et pour tous les rescapés, l'idée de détruire le passé pour construire une vie nouvelle est inenvisageable. Le héros de *Pologne, terre verte* illustre certainement la possible réconciliation entre la dimension israélienne et la dimension juive et l'évanouissement des antagonismes et des dissensions.

BIBLIOGRAPHIE

- APPELFELD, Aharon, *Massot be-guf rishon*, Jérusalem, Hasifria hatsionit, 1979.
- BARZEL, Hillel, *Sipporet 'ivrit meṭarealistit*, Ramat Gan, Massada, 1974.
- BEN-MORDECHAI, Yitzhak, FARUSH, Iris (éd.), *Bein kfor le'ashan*, Beer Sheva, Université Ben Gourion, 1997.
- DOMB, Risa, ROSEN, Ilana, BEN-MORDECHAI, Yizhak (éd.), *'Olam shel Aharon Appelfeld, Mivḥar ma'amarim 'al yetsirato*, Beer Sheva, Université Ben Gourion, 2005.
- ITZHAKI, Masha, *Aharon Appelfeld : le réel et l'imaginaire*, Paris, L'Harmattan 2011.
- LIPSKER, Avidov, SAGUI, Avi (éd.), *24 qeri'ot be-khitvei Aharon Appelfeld*, Ramat Gan, Université Bar-Ilan, 2011.
- MOKED, Gavriel, « Al Mikvat ha'or le-Aharon Appelfeld », *Yedioth Ahronoth*, 1981.
- SCHWARTZ, Yigal, *Qinat ha-yaḥid we-netsaḥ ha-shevet : Aharon Appelfeld - temunat 'olam*, Jérusalem, Keter, 1996.
- SHNEIDER, Shmuel, *Haqiyyum we-ha-zikkaron bytsirat Aharon Appelfeld we-Yosef Haïm Brenner u-vikhtavim aḥerim*, Jérusalem, Carmel, 2010.
- SOKOLOFF Naomi, « Lemidat 'ivrit bytsirato shel Aharon Appelfeld », *Mikan 5*, Beer Sheva, Université Ben Gourion, 2005.

NOTES

1. עשן , Jérusalem, Achshav, 1962.
2. הקרקע בקומת , Tel Aviv, Daga, 1968.
3. אדני הנהר, Tel Aviv, Hakibbutz Hameuchad, 1971.
4. Publiée dans *Les Rives du fleuve*.
5. Publiée dans *Fumée*.
6. ברטפוס בן האלמוות. publié dans הכתונת והפסים , Tel Aviv, Hakibbutz Hameuchad, 1983. Traduction française S. Cohen, Paris, Gallimard, 1993.

7. Page 67.
8. Jérusalem, Keter, 2001, לילה ועוד לילה,
9. Voir Masha Itzhaki, *Aharon Appelfeld : le réel et l'imaginaire*, Paris, L'Harmattan, 2011.
10. *Une Nuit et encore une nuit*, p. 30.
11. *Ibid.* p. 167.
12. *Ibid.* p. 183.
13. Tel Aviv, Hakibbutz Hameuchad, 1980, מכוות האור,
14. *La Brûlure du soleil*, p. 37.
15. *Ibid.* p. 49.
16. Or Yehuda, Kinneret, Zmora-Bitan, 2010. Traduction française V. Zenatti, *האיש שלא פסק לישון*, Paris, Éditions de L'Olivier, 2011.
17. *Le garçon qui voulait dormir*, p. 46.
18. Or Yehuda, Kinneret, Zmora-Bitan, 2008. Traduction française V. Zenatti, *והזעם עוד לא נדם*, Paris, Éditions de L'Olivier, 2009.
19. *Et la fureur ne s'est pas encore tue*, p. 193.
20. P. 27.
21. *אהבה פתאום*, Jérusalem, Keter, 2003. Traduction française V. Zenatti, Paris, Éditions de L'Olivier, 2006.
22. P. 107.
23. *חיים סיפור*, Jérusalem, Keter, 1999. Traduction française V. Zenatti, Paris, Éditions de L'Olivier, 2004.
24. P. 126.
25. P. 138.
26. *ירוקה ארץ פולין*, Jérusalem, Keter, 2005.
27. P. 113.
28. P. 136.
29. P. 148.
30. P. 145.
31. P. 20.
32. P. 36.
33. P. 95.
34. P. 153.
35. P. 102.
36. Voir M. Itzhaki, *Aharon Appelfeld : le réel et l'imaginaire*, op. cit., p. 159 à 166 ainsi que l'article de S. Ronen dans ce numéro.

RÉSUMÉS

Plusieurs romans d'Appelfeld se déroulent entièrement ou en partie en Palestine sous mandat britannique ou en Israël. Les protagonistes sont souvent des rescapés qui quittent l'Europe après le désastre et arrivent dans un nouveau pays, si différent de leur pays d'origine. Appelfeld soulève de nombreuses questions : comment acquérir une nouvelle identité et une nouvelle langue ? Qu'est-ce qu'être Juif ou Israélien ? Quel lien y a-t-il entre passé et présent, mémoire et oubli ? Appelfeld aborde aussi l'attitude ambivalente des Israéliens de la deuxième génération,

enfants des rescapés.

Ce sont quelques thèmes que nous nous proposons de traiter dans cette étude.

Several novels by Aharon Appelfeld are set entirely or partly in Palestine or Israel. Their protagonists belong to one of these three categories :

1) Young survivors who had escaped from the Nazi massacres, left Europe after the disaster and, with the help of Jewish organizations, immigrated to Palestine. Among these novels : *Searing Light*, *The Man Who Never Stopped Sleeping*.

2) Young survivors who moved to Israel in the 1950s and 1960s and are now living with their memories : inescapable ghosts haunt the survivors. An example may be found in the novel *Night after Night*.

3) Israelis from the second generation, who had expressed ambivalent feelings towards their surviving parents, such as in the novel *Poland, a Green Country*.

In these works, Aharon Appelfeld raises numerous questions which are all related to the sorrowful past of the characters. Among these questions, the acquisition of a new identity and language by the adolescents arriving in a country they did not always choose. The author addresses the weight of the past, the memory, and the forgotten. Through his multiple characters, he confronts the Israeli image to that of the Jew, antagonists for some, intimately connected for others.

הרומנים של אהרון אפלפלד המתרחשים בארץ אינם מהווים את חלק הארי ביצירתו, אך הם משקפים את היחס המורכב של ניצולי השואה לעברם ולהווה החדש שלהם. רבים ממשכיכם לחיות בזיכרונות מ"שם" שאותם אינם רוצים ואינם יכולים לאבד. הצעירים שבהם, שאותם מנסים להפוך לצברים, מתמודדים עם עברם ועם הזהות החדשה שמנסים לעתים לכפות עליהם. הניצולים שהקימו משפחות מגלים את היחס האמביוולנטי של ילדיהם לשואה. בני הדור השני מתכחשים לעבר של הוריהם ורק בהתבגרם מגלים את הקשר העמוק שלהם לסיפור חיים שממנו ניסו להתעלם. אהרון אפלפלד מעלה הודות לדמויות השונות נושאים מרכזיים ביצירתו, ביניהם : עבר והווה, זיכרון ושכחה, יהודי וישראלי, זהות ושפה חדשה.

INDEX

Thèmes : littérature

מילות מפתח

אפלפלד, ניצולי שואה, הדור השני, יידיש, לילה ועוד לילה, פולין ארץ ירוקה:

Keywords : survivors, second generation, Yiddish, *Night after Night*, *Poland a Green Country*, literature, Holocaust

Mots-clés : rescapés, deuxième génération, yiddish, *Une nuit et encore une nuit*, Appelfeld Aharon (1932-)

Index chronologique : Shoah